

COURS 2

L'ESSOR DE LA PENSEE LIBERALE DU XIXEME SIECLE JUSQU'AUX ANNEES 1930

I/ LES ECONOMISTES CLASSIQUES FONDENT L'ECONOMIE CLASSIQUE

A/ Les classiques partagent deux grands principes

- **La société est le résultat d'un ordre naturel, créé par l'action divine, qui préexiste à l'homme.** Conséquence : les lois de cette société sont donc **des lois naturelles**, notamment **le droit à la propriété privée**. Le fonctionnement de la société suppose que tous les hommes respectent ces **lois naturelles que les économistes doivent découvrir par un raisonnement scientifique**. Cette vision de la société permet de justifier le fait que l'Etat n'a pas à intervenir : les seuls mécanismes du marché permettent le retour à l'équilibre sur les différents marchés.
- **Les motivations individuelles coïncident harmonieusement avec la réalité sociale.** Cette idée vient de la philosophie libérale et utilitariste du XVIIème et XVIIIème siècle (J. Locke, B. de Mandeville ou J. Betham). La poursuite de son intérêt personnel par chacun (et non intérêt égoïste) conduit à assurer l'intérêt général. Chacun en cherchant à s'enrichir à des fins personnelles contribue à l'enrichissement de tous.

B/ Les classiques anglais expliquent comment se crée la nouvelle croissance (= l'accumulation du capital)

1/ Adam SMITH, le père de l'économie libérale et le fondateur de la macroéconomie classique

- Adam Smith (1723-1790) en 1776 publie *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* = le fondement de l'analyse économique classique. Adam Smith refuse les héritages mercantilistes et physiocrates (rôle actif de l'Etat chez les mercantilistes et seule la terre source de richesse chez les physiocrates). La finalité de la pensée d'Adam Smith est politique. **Sa réflexion sur l'économie est un moyen pour argumenter sur cette nécessité d'instaurer la liberté individuelle dans un contexte européen encore dominé par les monarchies autoritaires voire absolues.** La liberté individuelle doit être instaurée pour des raisons morales et parce qu'elle est un facteur d'efficacité économique.

- Adam Smith s'interroge sur les facteurs de la croissance économique. Seule la production matérielle peut créer de la valeur, donc de la richesse. Pour produire cette richesse, 3 moyens :

- **laisser les individus poursuivre leurs intérêts personnels permet d'atteindre l'intérêt général.** Tout se passe « comme si » une force invisible conduisait des actions individuelles à produire des avantages collectifs qu'elles ne visaient pas. Cette « main invisible » n'est en rien imputée à la perfection mécanique de marchés autorégulés mais à **Dieu** (Smith est professeur de philosophie morale à Glasgow). Dans *la Théorie des sentiments moraux* (1759), on comprend d'ailleurs que la main invisible est la Providence divine. **Les prix jouent donc un rôle de « signaux »** qui orientent les décisions des producteurs dans un sens conforme aux besoins des consommateurs. **En termes modernes, les prix forment le système d'information pour réguler l'offre et la demande.** Conséquence, il faut confiner l'Etat au rôle d'un Etat-gendarme afin de laisser faire les mécanismes régulateurs du marché. L'Etat n'a donc que des fonctions régaliennes (armée, justice, police) mais Smith y ajoute la construction des équipements public, la production de services (l'éducation) nécessaires à la croissance, soit des biens tutélaires. Pour se financer, l'Etat doit lever l'impôt mais en tenant compte des capacités de chacun. Cet impôt doit donc être progressif mais surtout prévisible et stable afin de donner de la lisibilité aux agents.

- **la division du travail** : pour A. Smith, la richesse est **le produit réel par tête** (biens agricoles ou manufacturés) et non une accumulation de monnaie. Ce produit réel par tête dépend des parts respectives des travailleurs productifs et improductifs dans la population ainsi que de la productivité du travail. De ce fait, **l'accroissement de la richesse provient d'une augmentation de la productivité du travail** (exemple de la manufacture d'épingles où la spécialisation des ouvriers en une tâche permet d'accroître leur productivité et de les rendre dépendants du travail des autres).

- **développer les échanges grâce à l'élargissement des marchés et à la concurrence entre les producteurs.** Chacun se spécialise dans la fabrication d'un produit donc chacun a besoin d'échanger pour obtenir ce qu'il ne produit pas. A l'échelle internationale, chaque pays a intérêt à se spécialiser dans la fabrication d'un produit pour lequel il aura un « avantage absolu », cad pour lequel il bénéficie de coûts de production plus faibles qu'à l'étranger. Adam Smith défend donc le libre-échange sur le plan des politiques commerciales. Cet essor des échanges implique l'utilisation de la monnaie comme « instrument universel du commerce », ce qui pose la question du prix et de la valeur des biens

échangés. Adam Smith distingue la « **valeur d'usage** » (= utilité que chaque individu retire d'un bien) et la « **valeur d'échange** » (= elle indique le pouvoir d'achat du bien sur le marché). Certains biens sont dotés d'une forte valeur d'échange mais d'une faible valeur d'usage. C'est le cas du diamant : il est en soi peu utile mais permet d'acquérir de nombreux autres biens ou services en échange. Inversement, certains biens sont très utiles mais ont une très faible valeur d'échange à l'époque d'A. Smith. C'est le cas de l'eau : l'eau est stratégique voire vitale pour l'ensemble des activités, donc a une très forte utilité mais ne permet pas d'acquérir de nombreux biens ou services en échange. C'est « le paradoxe de la valeur » connu aussi sous le nom de « paradoxe de l'eau et du diamant ». **Pour Smith, le TRAVAIL est le point commun à toutes les marchandises. La valeur de ces marchandises se mesure par la quantité de travail salarié qu'elles permettent d'acheter. C'est le travail commandé (ou théorie de la valeur travail commandé ou échangé). C'est donc le travail qui est le « fondement et l'essence des richesses ».**

2/ David RICARDO (1772-1823) approfondit les analyses de Smith dans les *Principes de l'économie politique et de l'impôt* (1817)

● **David Ricardo reprend l'enjeu de la valeur et donc des prix.** Il argumente en faveur d'une définition objective de la valeur d'une marchandise. Elle s'explique par la rareté de cette marchandise et la quantité de travail qui a été nécessaire à la production de cette marchandise. **Pour l'écrasante majorité des échanges, seule la quantité de travail nécessaire pour les acquérir importe.** David Ricardo rejette ainsi la théorie d'A. Smith d'une théorie de la valeur travail commandé au profit d'une **théorie de la valeur travail incorporé**. Ricardo souligne un certain nombre de points essentiels :

- **La théorie de la valeur n'est valable que pour les marchandises produites et reproductibles par le travail humain** (pour Ricardo, la machine n'apporte pas de plus-value). Ricardo part du principe simplificateur que **le travail fourni est homogène**.

- La quantité de travail incorporé qui fixe la valeur d'une marchandise est **une quantité de travail social**, et non de travail individuel. Si un artisan maladroit met deux jours pour fabriquer des chaussures que les autres artisans assemblent en une journée, il ne les vendra pas deux fois plus cher.

- **Le temps de travail qui intervient dans la création de valeur est un temps total**, qui inclut aussi bien le travail directement dépensé dans la production que le travail indirect, passé, qui a servi à fabriquer les bâtiments, machines, matières premières, utilisés.

- **C'est la valeur ainsi déterminée par le temps de travail consacré à la production qui règle le rapport d'échange d'équilibre entre les marchandises.** S'il faut 7 jours pour fabriquer une hache et 14 jours pour fabriquer un chariot, un chariot s'échangera idéalement contre deux haches (il « vaudra » deux haches). Si l'on prend comme référence non le troc, mais une monnaie, on dira par exemple que si la hache a pour valeur 100 euros, alors le chariot aura quant à lui pour valeur 200 euros.

● Pour Ricardo, comme pour A. Smith, la monnaie est neutre, elle n'est qu'un simple intermédiaire des échanges. La monnaie n'est donc utilisée que parce qu'elle permet un échange plus commode que le troc. **La monnaie est un simple « voile » = elle est le moyen de faire circuler la richesse mais n'est pas la richesse.** Les classiques ont ainsi une vision quantitative de la monnaie. Les variations des prix nominaux sont dues aux variations des quantités de monnaie en circulation. Le débat le plus célèbre de cette analyse a eu lieu en Angleterre durant les guerres révolutionnaires et napoléoniennes (1792-1815). Pour financer les guerres contre la France, l'Angleterre a eu recours à une très forte création monétaire. Mais pour éviter que les demandes de conversion n'épuisent les stocks d'or de la Banque d'Angleterre, le Parlement avait décidé en 1797 de suspendre la convertibilité en or des billets de banque en circulation et un cours forcé a été imposé. Cette décision a entraîné une très forte inflation en Angleterre et un débat politique auquel a pris part David Ricardo. Pour lui, la flambée des prix est due à la surabondance de billets en circulation par rapport à la réalité de la richesse créée et détenue. Ricardo demande le retour à la convertibilité en or des billets et l'interdiction de frapper plus de monnaie que n'en a besoin l'économie réelle (= la valeur totale des billets en circulation doit être égale à la valeur totale des échanges). Ricardo devient ainsi le chef des « bullionistes » et s'oppose à ceux qui pensent que l'inflation a des causes réelles (guerres, pénuries...). En 1844, la vision de Ricardo triomphe à titre posthume (il meurt en 1823) avec l'adoption du *Bank Charter Act* en Angleterre.

● David Ricardo analyse la question de la répartition des revenus. **Il pense la société en trois classes sociales aux intérêts antagonistes : les propriétaires des terres agricoles ; les travailleurs** (laboureurs et ouvriers salariés) **et les propriétaires des entreprises artisanales et industrielles** (les futurs « capitalistes » dans le vocabulaire marxiste). La répartition du revenu national fait l'objet, non pas d'une théorie générale, mais de **trois théories, une par classe sociale** :

- **Première théorie (Ricardo, West) : la théorie de la rente.** La rente est le revenu attaché à la propriété d'une terre cultivable. Elle dépend de la qualité de la terre et du prix de vente des denrées alimentaires. Les classiques partent du **principe que les rendements agricoles sont fatalement décroissants** : pour nourrir une population croissante, il faut mettre davantage de terres en culture, qui seront forcément moins fertiles que les précédentes, et donc plus coûteuses à exploiter. Le prix des denrées doit nécessairement augmenter pour couvrir le prix croissant de la production agricole sur les dernières terres mises en culture. Or les propriétaires des terres plus fertiles bénéficient du même prix de vente que les autres producteurs mais ayant des coûts de production plus faibles, ils dégagent un surplus (une rente) attaché à la qualité spécifique de leur terre. C'est la **théorie des rentes différentielles**.

- **Deuxième théorie : la théorie des salaires.** Les salariés qui fournissent le travail nécessaire à l'exploitation de la terre et à la production industrielle reçoivent un revenu qui doit osciller autour du minimum de subsistance. Il faut leur payer au moins ce qui est nécessaire pour assurer le renouvellement de leur force de travail et assurer les futures générations de salariés (donc le prix de subsistance porte avant tout sur le prix des denrées nécessaires à une famille d'un ouvrier, soit le couple et quatre enfants en moyenne). Quand le prix des denrées alimentaires augmente, cela entraîne la hausse des rentes des propriétaires terriens et du salaire minimum des ouvriers.

- **Troisième théorie : la théorie du profit.** Le profit est défini comme le revenu des propriétaires du capital industriel ; il est « ce qui reste » une fois les rentes et les salaires payés (terre et travail) :

$$\text{Profit} = \text{production de richesse} - (\text{salaire} + \text{rente agricole})$$

Mais cette définition manque de rigueur : qu'est-ce que « ce reste » ? Pourquoi « reste-t-il » quelque chose pour les industriels ? Que reste-t-il à rémunérer ? En effet, la terre est rémunérée pour son rendement spécifique ; les salariés sont rémunérés pour le travail, qui crée la valeur. Donc pour quoi le capital industriel est-il rémunéré ? A part JB. Say, les classiques n'ont pas de solution claire. Ils n'ont pas créé de véritable théorie du profit. L'entrepreneur est confondu avec le capitaliste. Le profit est défini comme un simple **solde (rappel : le profit = richesse produite – (salaire + rente agricole))**. Il faut se contenter de la réponse de Ricardo : **la somme des rentes, des salaires et des profits forme le revenu national ; le profit est un résidu qui varie en sens inverse des salaires et de la rente.**

● David RICARDO en tire une vision très pessimiste de l'avenir de la croissance. Il **est convaincu que la croissance tend vers un état stationnaire (cad égale à 0) en raison de la baisse régulière du taux de profit**. Cette conclusion ne peut se comprendre que si on tient compte de la répartition du revenu national, pensé comme étant partagé en « trois classes sociales » aux intérêts antagonistes. **Le capitalisme serait condamné à voir ses profits industriels baisser à cause de la hausse de la rente foncière :**

Accumulation du capital → hausse de la demande de main d'œuvre qui n'est pas suivie pas une hausse équivalente de la population en âge de travailler → Hausse des salaires de marché par rapport au salaire naturel → croissance démographique (principe de population de Malthus) → Hausse de la demande des subsistances (grains) → Mise en culture de terres aux coûts de production de plus en plus élevés → Hausse du prix des grains → hausse de la rente + hausse des salaires nominaux → Baisse des profits → Baisse progressive de l'accumulation du capital et donc de l'investissement → A terme, état stationnaire (quand profit égal à 0) .

Pour Ricardo, **cette évolution vers un état stationnaire de la croissance est plus ou moins rapide selon le degré d'ouverture des économies. Pour ralentir l'arrivée de cet état stationnaire, il faut maintenir au maximum les profits des industriels, quitte à ruiner les agriculteurs. Pour ce faire, il faut donc instaurer le libre-échange pour la circulation des céréales** : les profits étant liés au niveau des salaires et donc au prix des subsistances, le commerce dans le cadre du libre-échange permet d'importer des céréales de pays où le prix des subsistances est faible. **D'où son combat politique pour l'abolition des droits de douane sur l'importation des grains (les « corn laws ») qu'il remporte en 1846 à titre posthume, marquant l'entrée de la Grande-Bretagne dans l'ère du libre-échange.** Ricardo est le porte-parole au Parlement des intérêts des industriels aux dépens des agriculteurs britanniques. En effet, avec la libre-circulation des grains, certains agriculteurs britanniques risquent de ne pas soutenir la concurrence et donc de faire faillite. Chaque pays a intérêt à se spécialiser dans la production pour laquelle il est le plus avantagé ou, s'il ne détient pas un avantage absolu, le moins désavantagé (ex du vin et du drap entre le Portugal et l'Angleterre) = **théorie de l'avantage comparatif.**

3/ T. R. Malthus analyse les relations entre population et les ressources et partage la vision pessimiste de Ricardo sur l'avenir de la croissance, voire de l'humanité.

● **Thomas Malthus**, pasteur anglican, dans *Essai sur le principe de population (1798)* se montre encore plus alarmiste. L'avenir se soldera par une surpopulation qui connaîtra la famine. Selon lui, la population augmente selon une **progression géométrique** (1,2,4,8...), alors que la production augmente selon une **progression arithmétique** (1,2,3,4,5...). Un décalage se crée et menace de famine l'ensemble des sociétés. Pour éviter une situation de famine permanente à terme, il faut donc limiter la hausse démographique. Il préconise le mariage tardif et la procréation jugulée par "la contrainte" morale qui devrait s'imposer aux pauvres (abstinence).

● Dans le "banquet de la nature", il dénonce l'aide apportée aux indigents qui pénalise l'ensemble de la société (aucun profit tiré de leur travail, prélèvement sur les travailleurs), qui encourage l'oisiveté et la procréation des plus pauvres, cause de leur maintien dans la misère. Dès 1795, volonté d'abroger les lois qui aident les pauvres (notamment le **système de Speenhamland** en Angleterre).

C/ LES CLASSIQUES FRANÇAIS SE DEMARQUENT DU COURANT CLASSIQUE ANGLAIS : L'APPORT MAJEUR DE JB SAY A LA PENSEE ECONOMIQUE (LA VALEUR UTILITE-RARETE + LA LOI DES DEBOUCHES).

1/ La rupture de Jean-Baptiste Say : vers une théorie utilité-rareté.

● Jean Baptiste Say (1767-1832) affirme que la richesse n'est pas seulement du travail cumulé. Pour JB Say, **le travail productif** est tout ce qui donne de l'utilité aux choses, cad à la fois **le travail mais aussi le capital**. Productif devient synonyme de « nécessaire à la production ». De ce fait, les producteurs de services contribuent selon Say à la création de richesse et non plus seulement les producteurs de biens comme chez Smith. Say lève le paradoxe de l'eau et du diamant d'A. Smith : les diamants sont chers parce que rares et l'eau bon marché car abondante. Or plus un bien est rare, plus la satisfaction de l'acquérir peut être élevée. Le prix des diamants s'explique par le désir d'en posséder (utilité subjective). Des biens exigeant la même quantité de travail auront des prix différents selon qu'ils sont plus ou moins fortement désirés (utiles).

● **L'utilité reste la vraie source de la valeur, la meilleure explication des prix.** Cette idée recoupe la philosophie de l'utilité de Bentham et sera développée par les néoclassiques à partir des années 1870.

2/Jean-Baptiste Say : une vision optimiste de la croissance grâce à la loi des débouchés

● Pour JB Say, l'accumulation du capital, source de croissance, est sans limite : c'est la production qui ouvre des débouchés aux produits. C'est la « loi des débouchés » résumée par Keynes en « toute offre crée sa propre demande ». VOIR SCHEMA

● Dans cette « loi des débouchés », il ne peut pas exister de crise de surproduction généralisée. La somme d'argent détenue par les consommateurs est strictement égale à la valeur des marchandises qui sont sur le marché. On peut seulement envisager que les goûts de consommateurs ne coïncident pas avec les différentes quantités produites, ce qui créera des déséquilibres sectoriels. Mais, encore une fois, il est impossible que toutes les marchandises soient invendables à la fois. Il ne peut donc y avoir que des surproductions partielles et non une crise de surproduction généralisée. D'ailleurs, à l'époque des classiques, l'idée que tous les secteurs de l'économie soient en situation de surproduction généralisée apparaît aberrante tant les besoins de l'économie et des agents sont considérables.

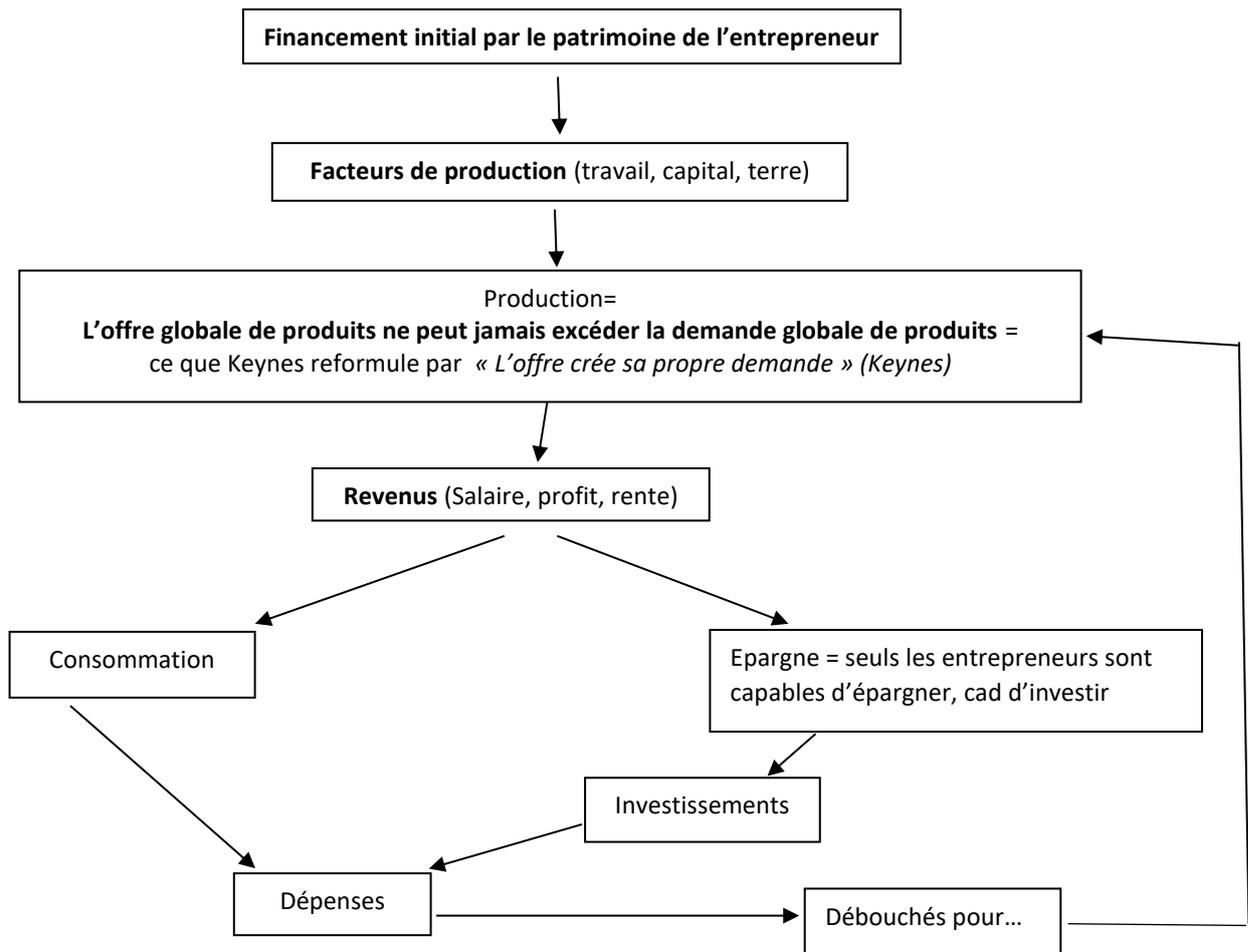
● Quelles sont les conditions posées par JB Say qui sous-tendent la « loi des débouchés » ?

- La monnaie est parfaitement neutre ; l'agent est parfaitement rationnel et **a une préférence pour la consommation immédiate.**

- **L'épargne est par définition pensée comme égale à l'investissement. Elle est la condition nécessaire et suffisante de l'accumulation du capital, source de la croissance.**

- **JB Say modifie le débat sur la répartition des revenus.** JB Say rejette le point de vue d'une société divisée en classes sociales aux intérêts divergents. Pour JB Say, **les revenus ne sont pas partagés entre des catégories sociales mais entre les trois facteurs de production : ils rémunèrent les services productifs du travail, de la terre et du capital investi dans les moyens de production.** Chaque facteur (travail, capital, terre) reçoit une rétribution (salaire, rente, profit) qui est proportionnelle à sa contribution à la production. Say propose ainsi une théorie générale applicable à la formation de tous les revenus. **A quelques détails près, il s'agit de la théorie néoclassique de la répartition, au fondement du discours économique dominant d'aujourd'hui.** Cette manière de raisonner efface les divisions et les inégalités sociales ainsi que les rapports de force entre groupes sociaux ; il ramène les relations économiques à de simples relations d'échange entre les individus. C'est une première différence fondamentale entre la méthode des autres classiques et de Marx qui sera reprise par les néoclassiques (à partir des années 1870). Cette différence permet de faire évoluer de la science économique, en opérant le glissement de la macroéconomie politique et sociale vers une microéconomie individualiste.

Schématisation simplifiée de la « loi des débouchés »



Avec les classiques, c'est une nouvelle façon de concevoir l'économie qui s'impose. Les paradigmes dominants reposent tous sur le capitalisme libéral : les moyens de production de la richesse doivent appartenir aux agents privés et les échanges doivent relever de l'offre et de la demande, soit de la logique du marché et du libre-échange. Cependant, la vision de la croissance est majoritairement pessimiste. Mais le XIX^{ème} siècle marquée par une accélération de la révolution industrielle entraîne des bouleversements économiques et sociaux sans précédent et donc des critiques de cette approche classique.

II/ KARL MARX, LE « DERNIER DES CLASSIQUES », FAIT LA CRITIQUE DU LIBERALISME CLASSIQUE

A/ KARL MARX s'inscrit dans une critique du capitalisme libéral débutée dès les années 1800 par les « réformateurs sociaux » et les anarchistes

. Les **réformateurs sociaux** (vers 1800- vers 1850) ont joué un rôle essentiel dans la prise de conscience de la « **question ouvrière** » et des **conséquences négatives du capitalisme industriel naissant**. Au début de la révolution industrielle, l'Etat ne s'intéresse qu'à « la question sociale », c'est-à-dire la pauvreté en générale. Les réformateurs sociaux ont fortement contribué à **faire évoluer l'Etat vers la spécificité d'une nouvelle pauvreté, ouvrière, connue à l'époque sous le nom de « question ouvrière »**. Ces réformateurs sociaux (médecins, artisans, écrivain, polémiste...) vont proposer les premiers modèles alternatifs au capitalisme libéral industriel qui n'ont cependant connu aucun succès dans leur mise en œuvre. Cette incapacité à mobiliser les ouvriers dont le nombre augmente au point de parler de « masses ouvrières » à partir des années 1850-1860 en Europe de l'Ouest explique le surnom péjoratif de « **socialistes utopiques** » que leur donne Karl Marx.

. Ces réformateurs sociaux pensent et rédigent sous l'influence des idées des Lumières du XVIII^{ème} siècle. Ils proposent des alternatives qui reposent sur **la mutualisation du travail sur de petites exploitations en général à caractère rurales** (le phalanstère de Fourier par exemple) **ou bien des projets de sociétés imaginaires** (*Voyage en Icarie* d'Etienne Cabet, décrit comme le père du communisme). **Marx est surtout influencé par la pensée de Pierre-Joseph Proudhon, père de l'anarchie** : à travers la critique de la propriété individuelle que met en avant le capitalisme

libéral, il dénonce le contrat individuel qui donne à l'employeur capitaliste la force collective de production qui n'est pas rétribuée à sa juste valeur (« la propriété, c'est le vol ! »). Le capitalisme libéral permet l'accroissement de la production mais rend impossible une plus grande consommation (sous-consommation ouvrière). De plus, le profit n'a selon lui que des conséquences négatives : concurrence, constitution de monopoles, division du travail, machinisme aboutissant à la dégradation du travailleur. **J. Proudhon s'oppose donc à tout socialisme d'Etat car l'Etat est accusé de favoriser l'épanouissement du capitalisme libéral.**

B/ L'ŒUVRE DE KARL MARX S'INSCRIT DANS LA LIGNEE DES CLASSIQUES ANGLAIS

1/ Comme les classiques, Marx réfléchit à l'enjeu de la valeur et fonde la théorie de la valeur de la force de travail

. Dans *le Capital* (1867) Karl Marx met à profit les idées des réformateurs sociaux, premières critiques du capitalisme libéral. Il s'interroge sur la responsabilité du système capitaliste dans l'aggravation de la paupérisation du « prolétariat », décrite par F. Engels dans *La situation des classes laborieuses en Angleterre* (1845). Il ambitionne de fonder un « socialisme scientifique », cad construire une analyse scientifique du mode de production capitaliste (MPC) pour mieux le combattre. Il s'inscrit ainsi dans la lignée des classiques anglais.

. Marx reprend le problème de la détermination de la valeur des marchandises et invente un nouveau concept du travail : « **la valeur de la force de travail** ».

- Le temps de travail moyen (ou socialement) nécessaire pour produire une marchandise permet d'en fixer le prix. « Le travail socialement nécessaire » signifie que la production d'une marchandise est évaluée à partir du temps moyen, qui dépend lui-même des conditions de la production du moment. Ces « conditions de la production du moment » (cad l'organisation de la production à savoir les techniques et l'organisation du travail) mettent en évidence le poids de l'histoire chez Marx, appelé le « **matérialisme historique** » (= conception matérialiste de l'histoire. Ce sont les conditions économiques uniquement (et non les idées, les valeurs) qui déterminent l'histoire des hommes, leurs luttes sociales, leurs évolutions économiques).

- Le capital accumulé par les capitalistes ne crée pas de valeur. **Les machines ne produisent rien comme valeur ajoutée** (le « **travail mort** »). Pour produire quelque chose, y compris les outils, il faut **une terre** qui fournisse des ressources naturelles disponibles pour être transformées, et du « **travail vivant** », cad **l'action directe des êtres humains qui seule peut ajouter de la valeur aux choses. Le « travail vivant » est la seule source de la valeur.** Selon Marx, ce que vendent les travailleurs aux capitalistes est seulement leur « force de travail » pour un temps donné (fonction du contrat ! un mois, un an...). **La valeur de la force de travail** = valeur du panier de marchandises nécessaire à la reproduction de leur force de travail = salaire. Ainsi chez Marx, le « travail mort » ne peut créer de valeur mais il permet de multiplier les capacités productives du travail vivant. Marx propose donc une autre approche du capital :

2/ Comme les classiques, Marx met en évidence les lois du fonctionnement de l'économie

. Marx construit une analyse différente des classiques en montrant que toute société passe par différentes étapes de développement ou « modes de production » (l'esclavagisme, la féodalité, le capitalisme, le socialisme) qui sont définis par des forces productives et des rapports de production :

- **Les forces productives** = les ressources matérielles et humaines dont dispose une économie
- **Les rapports de production** = les relations nouées entre les producteurs et les ouvriers tout au long du processus productif. Ces relations entraînent un face-à-face entre les « capitalistes », ceux qui possèdent les moyens de production (terres, usines, machines, moyens de transport...) et les « prolétaires » qui n'ont que leur force de travail à vendre. Ce face-à-face entraîne une lutte entre les deux classes et des rapports d'exploitation de la classe prolétarienne par la classe capitaliste.

. Karl Marx met également au cœur de son analyse économique la question de la répartition des revenus. Pour Karl Marx, il n'existe pas trois classes sociales comme chez Ricardo mais deux, les capitalistes et les salariés qui luttent pour l'appropriation des richesses créées et de la plus-value.

C/ KARL MARX APPORTE UNE CRITIQUE RADICALE DE L'ECONOMIE POLITIQUE

1/ La théorie de l'exploitation

. Avec la valeur de la force de travail, Marx crée une théorie nouvelle : **la théorie de l'exploitation**. Pour comprendre la théorie de l'exploitation, **il faut comprendre comment se crée la « plus-value » chez Marx qui est au fondement du « profit capitaliste ».** Pour Marx, **le profit est un objectif que le capitaliste tente de maximiser** et non un simple résidu qu'il touche au hasard (Ricardo).

. Pour maximiser son objectif de profit, le capitaliste cherche à toujours plus exploiter les travailleurs. L'ouvrier vend sa force de travail au capitaliste mais ce dernier la rémunère en dessous de la valeur réelle qu'elle produit. Cette

rémunération du prolétaire correspond à un simple salaire de subsistance qui permet tout juste à l'ouvrier et à sa famille de survivre. La plus-value chez Karl Marx est la différence entre ce que coûte la force de travail au capitaliste et ce qu'elle produit comme richesse (puisque seul le travail crée de la valeur). Cette plus-value est appelée également le « sur-travail ». Pour Marx, les innovations sont donc totalement au service de l'exploitation capitaliste, d'autant plus marquée avec **le passage à la « fabrique » (l'usine) avec la révolution industrielle.**

. La « plus-value » notée (p) (ou « surtravail ») se transforme en « profit » capitaliste à condition que le capitaliste réussisse à vendre la marchandise créée. Karl Marx calcule ainsi le « taux de profit ». C'est le rapport entre la plus-value et le capital utilisé. Ce capital utilisé est lui-même la somme du capital variable (v), soit les travailleurs, et du capital constant (c), soit les machines et les matières premières.

2/ Karl Marx démontre les contradictions majeures du capitalisme qui vont le conduire à s'autodétruire (« le capitalisme creuse sa propre tombe »)

. **La baisse tendancielle du taux de profit.** La crise capitaliste vient de la dynamique de l'investissement. Sous la pression de la concurrence, les capitalistes vont investir en machines. Or cette substitution modifie la « composition organique du capital » (cad l'intensité capitaliste ou le rapport entre capital total et salaires) qui augmente : la part relative du capital constant (c), soit les machines augmente par rapport au capital variable (v), cad les ouvriers. En somme, quand les capitalistes augmentent les machines et font appel à de moins en moins de travail, la plus-value baisse car le travail humain est le seul créateur de richesse. Le capital constant ne fait que transmettre la de la valeur. Les capitalistes sont donc confrontés à une baisse inexorable de la plus-value et donc de leur taux de profit.

. **La paupérisation croissante de la classe ouvrière :** la paupérisation de la classe ouvrière vient de la confiscation de la plus-value et les comportements d'accumulation des capitalistes. L'adoption des machines aux dépens des travailleurs conduit à l'augmentation du chômage qui fait peser les salaires à la baisse.

. **Les crises du système capitaliste sont dues à la tendance baissière des taux de profit et à la paupérisation croissante de la classe ouvrière.** Pour freiner la baisse du taux de profit, les capitalistes essaient d'augmenter la plus-value en allongeant la journée de travail (plus-value absolue) mais surtout en augmentant son intensité (plus-value relative), cad son efficacité grâce à l'augmentation du capital utilisé par le travailleur. La conséquence est une dégradation des conditions de travail du travailleur et une concentration de plus en plus forte des entreprises. L'essor du capitalisme repose sur une utilisation toujours plus importante de capital que de travail, entraînant une « surpopulation relative » (et non absolue comme chez Malthus). Elle-même donne naissance à **l'armée de réserve**, cad des prolétaires inemployés qui créent une pression à la baisse des salaires toujours plus forte sur le marché du travail et à une concentration des entreprises de plus en plus poussée. **La crise survient quand il y a surproduction à cause de la suraccumulation du capital alors qu'en parallèle la consommation stagne, conséquence de la paupérisation ouvrière.**

III/ LE RENOUVEAU DE LA PENSEE CLASSIQUE : LES ECONOMISTES NEOCLASSIQUES OU MARGINALISTES

A/ LES ECONOMISTES NEOCLASSIQUES ONT UNE LA VISION LIBERALE DES CLASSIQUES MAIS ILS CREENT LA RUPTURE EN RENOUVELANT LA DEFINITION DE L'ECONOMIE ET SES ANALYSES.

1/ Une pensée centrée sur un individu rationnel au raisonnement à la marge

. Dès les années 1850, quelques auteurs cherchent à dépasser les classiques¹. Mais ce sont trois auteurs qui révolutionnent l'économie dans les années 1870 de façon pourtant non concertée : **Léon Walras (1834-1910), William Stanley Jevons (1835-1882) et Carl Menger (1840-1921)**. Ces économistes ne s'interrogent plus sur l'évolution de l'accumulation sur long terme ou sur la répartition des revenus entre les classes. Tous ces auteurs se concentrent sur l'étude du comportement individuel. Ils développent **une pensée centrée sur l'individu**, donc on peut dire que leur pensée est microéconomique (à la différence des classiques dont l'approche est macroéconomique). L'individu fait un **calcul économique rationnel en arbitrant entre diverses solutions**. **L'agent est homo-oeconomicus**. Pour faire ses choix, **l'agent économique raisonne à la marge**, cad sur la dernière unité consommée pour le consommateur ou

¹ **Heinrich Gossen** (1810-1858) montre que « l'utilité » est la relation entre un agent et un bien et que chaque unité supplémentaire de ce bien entraîne un degré de satisfaction toujours plus faible jusqu'à la saturation du besoin (en termes contemporains, on parle d'utilité marginale décroissante). **Jules Dupuit** (1804-1866) montre que la valeur d'échange n'est pas la mesure exacte de l'utilité car cette utilité varie d'un consommateur à un autre ; le consommateur a donc des préférences et il décide d'acquérir un bien que si son utilité est supérieure au prix. **Augustin Carnot** (1801-1877) travaille sur la formation des prix et aboutit à un concept nouveau, celui d'élasticité (cad le lien entre la variation du prix et celle des quantités offertes ou demandées) ; Carnot étudie également la concurrence (théorie du duopole = en situation de monopole le producteur n'a pas d'intérêt à produire beaucoup car il peut vendre cher mais cela change lorsqu'un nouvel entrant vient sur le marché).

produite par le producteur. Tous ces auteurs utilisent les mathématiques pour résoudre les problèmes d'allocation des ressources. Le but est d'optimiser l'allocation des ressources dans un monde contraint par la rareté. C'est une nouvelle vision de l'économie.

. Ces auteurs, appelés aussi les « marginalistes », assurent une « révolution scientifique » et permettent à l'économie d'acquiescer son statut de science. Leur analyse se situe non plus à l'échelle du marché pris dans sa globalité (niveau macroéconomique) mais au niveau d'un agent représentatif (niveau microéconomique). Leurs thèses dominent jusqu'à la fin des années 1930 où elles sont discréditées par la Grande Dépression en raison de leur impuissance à renouer avec la croissance.

2/ Les trois auteurs au fondement du mouvement néoclassique : Léon Walras, William Stanley Jevons et Carl Menger. **a/ Léon Walras : 1874, *Éléments d'économie politique pure, ou Théorie de la richesse sociale.***

. **Léon Walras impose le nouveau paradigme de la valeur utilité-rareté.** Celui de la valeur-travail des classiques est totalement dépassé. Walras part **de l'idée qu'il suffit qu'une chose soit utile et limitée pour qu'elle soit rare.** Pour Léon Walras, **la détermination de la valeur d'échange nécessite le recours à l'outil mathématique, approche totalement novatrice,** car il s'agit d'une « grandeur appréciable » : les nombres peuvent être le reflet de la quantité exacte de satisfaction éprouvée par chaque consommateur. On parle alors d'approche cardinale de l'utilité. Sur le plan mathématique, la rareté est « la dérivée de l'utilité effective par rapport à la quantité possédée ».

. **L'équilibre général de Léon Walras : « un état idéal mais non réel » (= l'équilibre général est donc un étalon de mesure, soit une référence à laquelle on compare la situation du réel pour en apprécier le décalage).**

-Walras cherche à démontrer dans son modèle de l'équilibre général **qu'il existe un système de prix relatifs assurant l'équilibre entre l'offre et la demande sur l'ensemble des marchés,** à condition que l'on soit dans une économie concurrentielle (en réalité, selon les conditions pures et parfaites définies par Knight a posteriori).

- L'équilibre est atteint simultanément sur l'ensemble des marchés. Cet équilibre est stable en cas de déséquilibres grâce à des mécanismes autorégulateurs de type de tâtonnements menés par un agent extérieur au marché, le **commissaire-priseur.** Il arrive à revenir à l'équilibre en proposant un prix qui conduit progressivement à l'ajustement des offres et des demandes. L'équilibre général est possible grâce à la flexibilité des prix. Il ne peut donc jamais se produire une crise de surproduction généralisée ou encore du chômage durable.

. Léon Walras, fondateur de l'école de Lausanne ambitionne de faire de l'économie une science et s'efforce de résoudre les problèmes épistémologiques. Selon Léon Walras, l'économie se décompose en :

- « L'économie politique pure » = science qui permet de découvrir des lois. C'est avant tout la théorie de la détermination des prix (au cœur de l'échange) dans le contexte hypothétique d'une concurrence absolue.

- « L'économie politique appliquée » = art qui conduit à déterminer comment doit être organisée l'activité économique (agriculture, industrie, commerce, crédit ou « théorie de la production de la richesse »).

- « L'économie sociale » = « théorie de la répartition de la richesse » ; Léon Walras se préoccupe d'emblée de justice dans une logique de partage des richesses. Ce dernier volet relève donc de la morale.

→ La concurrence, au cœur du fonctionnement de l'économie pure, ne doit pas faire oublier que **Léon Walras se proclame socialiste et prône une intervention de l'Etat dans l'activité économique.** La concurrence peut fonctionner pour la production de biens destinés à satisfaire les besoins privés des individus. **Elle n'est en revanche pas possible pour la production de services publics que seul l'Etat serait en mesure d'acheter** (exemple, production des chemins de fer). Mais l'existence même de l'Etat pose le problème de son financement.

b/ William Stanley Jevons (1835-1882)

. Selon lui, l'économie ne peut se fonder que sur des variables objectives comme les prix et les quantités. Pour Jevons, la valeur vient de l'utilité. Elle est directement liée à la valeur d'usage et dépend de l'utilité marginale. La valeur est subjective car elle est le résultat d'une relation entre un individu et un besoin. L'utilité chez Jevons est la capacité à se procurer un besoin ou d'éviter un déplaisir (une dépense). L'utilité marginale est décroissante pour les biens alimentaires mais pour les autres biens, c'est plus incertain !

. L'approche de Jevons est donc microéconomique. La production reste soumise à la loi des rendements décroissants et la consommation à celle des utilités marginales décroissantes (même si pour les autres biens qu'alimentaires, le débat reste ouvert).

c/ Carl Menger (1840-1921) est le principal représentant de l'école autrichienne : l'économie doit privilégier la psychologie des agents et non la modélisation mathématique

· Dès l'origine, l'école autrichienne se méfie des modèles mathématiques appliqués aux sciences sociales. Elle ne croit pas à la construction d'une économie idéale par la théorie pure. Fortement influencée par la psychanalyse, discipline reine en Autriche au XIX^{ème} siècle, **la première école autrichienne s'intéresse davantage à l'économie pratique et à la psychologie des comportements économiques.**

· Carl Menger :

- Il a une conception subjective de la valeur. L'homo-oeconomicus est parfaitement rationnel ; il alloue ses ressources monétaires pour que son revenu lui procure la même utilité dans chacun de ses achats. Dans son calcul, il tient compte d'une hiérarchie de ses besoins par ordre décroissant : alimentation, logement, vêtement etc...L'utilité procurée par la consommation d'un bien décroît avec la quantité consommée. L'utilité reçoit une valeur numérique, elle est cardinale donc additive. En additionnant les utilités marginales, on obtient l'utilité totale qui est donc un optimum (= ou utilité maximale).

- Par conséquent, la compréhension des mécanismes sociaux s'explique et se résume à l'analyse des moteurs de l'action humaine et de l'interaction entre les individus. **Carl Menger définit les principes de « l'individualisme méthodologique »** qui caractérise aujourd'hui la méthode dominante en économie. Il n'existe pas de « société » à proprement parler. La société n'est qu'un ensemble d'individus. La science sociale ne peut être qu'une science des comportements individuels.

B/ A PARTIR DES ANNEES 1880, C'EST L'ORTHODOXIE LIBERALE : LA PENSEE NEOCLASSIQUE (OU MARGINALISTE) S'IMPOSE JUSQU'A SA REMISE EN CAUSE PAR LA CRISE DE 1929².

1/ Le terme « néo-classique » et les fondements communs de l'économie néoclassique

● Néoclassique : « classique » pour une approche libérale de l'économie et « néo » pour la rupture avec la valeur travail au profit de la valeur utilité-rareté + approche microéconomique (et non plus macroéconomique) centrée sur le consommateur et le producteur. Les néoclassiques britanniques de la fin du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} siècle ont créé de nouveaux concepts qui influencent toujours la science économique. Ils ont permis de faire avancer de façon décisive la science économique.

● Les quatre piliers de cette orthodoxie libérale qui s'érige en paradigmes jusqu'en 1929 sont :

-1^{er} pilier : les phénomènes économiques sont pensés en termes de marché. On étudie la confrontation entre l'offre et la demande. Les économistes créent l'idée d'un marché du travail, au même titre que tous les autres marchés. Ainsi, c'est l'ajustement sur le marché des biens et des salaires sur le marché du travail qui assure le plein emploi. Le chômage ne peut donc être que volontaire (les agents refusent d'aller travailler au prix du marché).

-2^{ème} pilier : les agents économiques sont parfaitement rationnels : les entreprises visent la maximisation du profit ; les ménages visent la maximisation de leur utilité (leur « ophélimité » selon Pareto (1848-1923)). Les agents sont donc des *homo oeconomicus* calculateurs guidés par l'utilitarisme et raisonnent en termes de coûts et de désavantages (= c'est **l'hypothèse de la maximisation sous contrainte**).

-3^{ème} pilier : le cadre de la réflexion économique est celui de la concurrence pure et parfaite dont les hypothèses sont énoncées en 1921 par **Frank Knight** (1885-1972)

- atomicité du marché = le marché se compose d'une multitude de petits acteurs, ce qui garantit la concurrence et leur incapacité à pouvoir choisir leur prix (ils sont price taker)
- homogénéité des produits = les produits proposés sur le marché sont tous considérés comme semblables par les demandeurs. Ce paramètre conduit donc à l'impossibilité d'une « différenciation par le produit ».
- libre entrée et libre sortie du marché = un agent n'a pas à supporter des coûts pour entrer ou sortir d'un marché (ex : paiement de taxes administratives, douanes, contraintes légales (normes diverses), coûts liés à l'embauche ou aux licenciements, à la rentabilité des investissements etc...)
- libre circulation des facteurs de production = absence de contraintes sur la circulation des salariés, des marchandises, de l'argent.
- transparence de l'information = toute l'information est connue de l'ensemble des acteurs, y compris les nouveautés technologiques. Aucune « stratégie » de différenciation n'est donc théoriquement possible (marketing, conquête de marché etc...).

-4^{ème} pilier : la monnaie est parfaitement neutre. Elle ne sert qu'à faciliter les échanges. Elle ne saurait être désirée pour elle-même. La quantité de monnaie en circulation détermine le niveau général des prix mais n'a pas d'influence

² Ce passage est une réécriture des pages 81 à 84 du manuel Nathan, *Economie aux concours des Grandes Ecoles*, 1^{ère} et 2^{ème} année (ESH), 2021.

sur le niveau de production (et donc sur l'emploi), cad que la monnaie a un effet nominal sur les prix mais non un effet réel sur l'économie (la monnaie ne saurait stimuler l'emploi et la production).

2/ Malgré ces points communs, les néoclassiques sont à l'origine de trois écoles de pensée, reflet de leurs divergences théoriques

a/ L'école anglaise (Marshall, Edgeworth, Pigou....) : de l'équilibre général walrassien à l'équilibre partiel

. **ALFRED MARSHALL (1842-1924)** est le plus célèbre des néoclassiques britanniques (*Principle of Economics*, 1890). Il souhaite que l'économiste et l'économie soient au service de la société. En effet, s'il a **confiance en le système capitaliste libéral** en lui reconnaissant la capacité à **créer une richesse sans précédent** dont il est témoin en Angleterre et aux Etats-Unis, il se montre en même temps très critique car le capitalisme libéral donne naissance à **une société très inégale** et se montre préoccupé par les conditions de travail et de vie des classes laborieuses, par les « souffrances sociales ». **L'étude de l'économie doit donc permettre de trouver des solutions pour faire progresser le sort des plus démunis**. A l'inverse de son contemporain Léon Walras, l'économie ne saurait être une science pure coupée des réalités ; elle doit contribuer à résoudre les problèmes contemporains. **L'homme doit être au centre de l'économie et l'économiste a pour rôle social de contribuer à définir les moyens d'augmenter, de répartir au mieux les ressources**.

- La science économique passe par l'utilisation d'une **méthode rigoureuse et par l'outil mathématique**. Les mathématiques ne doivent être que les instruments d'une méthode pédagogique : **Marshall est le fondateur de l'illustration du raisonnement économique par les graphiques, en particulier pour l'analyse de l'équilibre des marchés**. A la différence de Léon Walras, il ne souhaite pas fonder une économie mathématique ; **les mathématiques ne sont qu'un moyen d'écriture rapide des problèmes économiques et non pas un moyen de recherche en tant que tel**.
- Marshall fait avancer la recherche économique sur plusieurs points (introduction de l'échelle du temps dans la réflexion ; rejet de l'équilibre général de Walras au profit d'un équilibre partiel ; réflexion sur les rendements -internes et externes- de la production de la firme et de ses coûts fixes).

. **Francis Ysidro EDGEWORTH (1845-1926)** : c'est lui qui est à l'origine des courbes d'indifférence qui permettent de représenter graphiquement l'ensemble des combinaisons de deux paniers de biens qui procurent à une personne le même degré de satisfaction. Le consommateur, sous contrainte budgétaire, doit donc arbitrer entre les différentes combinaisons possibles.

. **Arthur Cecil PIGOU (1877-1959)** : précurseur de l'économie du bien-être (volonté de concilier efficacité économique et réduction des inégalités). Il est le premier à souligner l'importance des « externalités », cad les conséquences positives ou négatives des actions des agents sur un autre sans que le coût soit pris en compte par le marché (la conséquence positive ou négative n'est pas prise en compte dans le prix de marché). La solution de Pigou pour « internaliser » les externalités (cad faire en sorte que le prix de marché tienne compte des externalités) est le principe du « pollueur-payeur » (externalité négative, au cœur des politiques environnementales actuelles) et de la subvention (externalité positive).

b/ L'école de Vienne (= école autrichienne) et l'école de Lausanne

● **L'école de Vienne** partage avec les autres néoclassiques, le niveau d'abstraction de la réflexion sur les équilibres économiques. Mais sa spécificité repose sur **la remise en cause de l'homo-oeconomicus rationnel** qui constituait un paramètre central de la pensée néoclassique. La démarche des économistes de l'école autrichienne est individualiste, influencée par la psychanalyse qui exerce une influence capitale à cette époque dans le pays. Les principaux économistes de l'école de Vienne sont :

- Böhm-Bawerk et le détour de production (avant de produire des produits finis, il faut produire des biens de production ce qui nécessite du temps et du capital mais permettra à terme de produire davantage)

- Von Mises et une première démarche d'individualisme méthodologique : il part de l'individu pour s'intéresser ensuite au reste de la société. Selon lui, les prix sont la variable la plus importante pour comprendre l'économie car la valeur monétaire traduit l'idée subjective que chacun peut se faire de la valeur d'un bien.

● **L'école de Lausanne**. Son représentant le plus connu est **Vilfredo Pareto**. Dans son Cours d'économie politique (1896-1897), il affirme comme Léon Walras la supériorité de la liberté économique, en particulier pour les échanges. Il propose une reformulation de l'équilibre général de Walras en créant le concept d'ophélimité : notion subjective, c'est l'utilité ressentie individuellement par un consommateur qui hiérarchise ses acquisitions en fonction de ses préférences. Cela débouche sur le concept d'optimum : c'est l'état qu'atteint l'économie lorsqu'il n'est pas possible d'améliorer la situation d'un individu sans détériorer celle d'au moins un autre.

C/ DES APPROCHES HETERODOXES³ QUI CONTESTENT LES NEOCLASSIQUES

Dès le XIX^{ème} siècle, l'économie libérale et le socialisme sont critiqués par des auteurs qui intègrent dans leurs réflexions l'apport d'autres sciences humaines. Si des rapprochements sont possibles, les méthodes de ces auteurs contrastent avec l'orthodoxie classique ou encore le déterminisme marxiste.

1/ L'importance des institutions et des structures : les écoles historiques allemandes, l'institutionnalisme américain et l'école suédoise

● **Les écoles historiques allemandes en faveur d'une économie nationale.**

- L'Allemagne est née en 1871 au terme d'une longue fédération entre les différents royaumes allemands (Prusse, Saxe, etc.). Au XIX^{ème} siècle, le nationalisme est le moyen de constituer et d'affirmer l'unité allemande surtout contre l'Angleterre, première puissance économique et financière mais aussi la France. Les auteurs allemands s'attaquent ainsi à l'économie politique classique dominée par les auteurs britanniques en rejetant l'idée de lois naturelles en économie, aux dépens des spécificités culturelles et civilisationnelles. 2 auteurs à souligner : Friedrich List (protectionnisme éducateur) et Adolph Wagner (loi de Wagner)

- **Friedrich List (1789-1846)**. Dans son *Système national d'économie politique* (1840), il forge le concept de protectionnisme éducateur : tant que les industries allemandes ne sont pas en mesure de soutenir la concurrence étrangère (à cette époque, britannique et française), les Etats allemands doivent instaurer des mesures protectionnistes élevées afin de protéger le marché national des produits importés moins coûteux et souvent plus performants. List est l'artisan de la construction d'un marché national unifié le Zollverein (1834). Cette union douanière est la première étape dans l'unification politique des Etats allemands. Mais ce protectionnisme éducateur n'est que temporaire : dès que les industries allemandes seront suffisamment concurrentielles, il faut adopter le libre-échange afin de partir à la conquête de nouveaux marchés et forcer les entreprises nationales à l'innovation pour rester concurrentielles. Le développement économique de l'Allemagne doit passer par l'action de l'Etat.

- **Adolph Wagner (1835-1917)** : il s'oppose radicalement aux classiques sur le rôle de l'Etat. Il développe l'idée que plus un pays se développe, plus la part des dépenses publiques rapportées au produit national augmente. C'est la « loi de Wagner ». Ses travaux ont fortement influencé le chancelier Bismarck qui instaure pour la première fois dans le monde un **Etat social** (lois Bismarckiennes des années 1880) afin de contrer la montée des mouvements socialistes en Allemagne.

● **L'institutionnalisme américain**

- Mouvement né au début du XX^{ème} siècle qui s'oppose à une approche exclusivement centrée sur l'homo-oeconomicus. Pour comprendre l'économie, il faut s'appuyer sur les acquis de toutes les sciences sociales, soit l'histoire, la sociologie, le droit mais aussi l'anthropologie et la psychologie. Seule cette démarche permet de comprendre les motivations des agents et les déterminants de leurs actions.

- **Thorstein Veblen (1857-1929) est l'un des premiers auteurs de ce courant.** Il défend l'idée que les motivations des comportements humains dépassent totalement la seule logique de la maximisation des intérêts matériels (caractéristique de l'homo-oeconomicus des classiques et des néoclassiques). Le comportement d'un individu est influencé par les institutions, la manière de penser et d'agir dans le domaine économique mais aussi l'instinct, les conventions, les normes sociales etc. spécifiques à une époque donnée. Il ne saurait y avoir de comportement universel de maximisation du profit. C'est pourquoi Veblen peut s'opposer à la théorie néoclassique. Pour les biens de luxe, l'élasticité est inversée = plus le prix est élevé, plus la demande est forte. C'est ce que l'on appelle « l'effet Veblen » qui vient d'une consommation ostentatoire de la classe aisée.

- **John Roger Commons (1862-1945)** : il rejette l'analyse atemporelle des néoclassiques qui affirme le capitalisme libéral comme le meilleur système économique pour le développement des sociétés en raison notamment des mécanismes autorégulateurs du marché garant de la liberté des agents. Pour Commons, il faut tenir compte des institutions et des transactions. Les institutions fixent les règles du jeu dans lesquelles se déroulent les transactions, cad le lien social et les relations entre les individus (relations d'autorité, de pouvoir, règles collectives). Or l'évolution des institutions est bien plus lente que de simples transformations techniques. Et ce sont bien les institutions qui permettent ou non l'existence même du capitalisme libéral.

● **L'école suédoise** : son originalité vient de la prise en compte de phénomènes dynamiques, du rôle des institutions et des phénomènes sociaux. Elle a joué un rôle important dans l'affirmation de la social-démocratie suédoise. Trois auteurs sont à noter :

³ Ce passage est la synthèse des pages 89-92 du Manuel Nathan, *Economie aux concours des Grandes Ecoles*, 2021.

- Knut Wicksell (1851-1926) théorise une économie en déséquilibre remettant en cause ainsi l'équilibre spontané par les mécanismes de marché. L'économie en déséquilibre s'explique par une approche novatrice des taux d'intérêt. Il crée la notion de «taux d'intérêt naturel », cad le taux correspondant à la rentabilité des actifs physiques anticipée par le producteur. C'est un taux non inflationniste qui permet une croissance équilibrée (cad sans chômage, sans surproduction ou sous-production). Mais quand le taux d'intérêt effectif (celui observé dans la réalité, celui qui correspond à la réalité du coût du financement des investissements) est inférieur au taux d'intérêt naturel, les investisseurs sont incités à surinvestir, engendrant de l'inflation (toutes les matières premières augmentent car les investissements font pression à la hausse sur la demande). A l'inverse, quand le taux d'intérêt effectif est supérieur au taux d'intérêt naturel, cela entraîne un sous-investissement de la part des investisseurs-entrepreneurs. Il en résulte du chômage appelé « chômage wicksellien ».

- 4 autres auteurs sont très connus :

- **Gustav Cassel** (1866-1945), père de la théorie des taux de change en PPA (parité de pouvoir d'achat)
- **Eli Heckscher** (1879-1952) puis **Bertil Ohlin** (1896-1979), à l'origine d'une théorie de la spécialisation des Etats qui doivent se spécialiser dans la production des biens pour lesquels leur dotation est la plus favorable (idée de dotations factorielles et de prix des facteurs). Après sa formalisation par Paul Samuelson (après 1945), leur théorie débouche sur **le modèle HOS**.
- **Gunnar Myrdal** (1898-1987) :
 - ✓ il réfute la primauté du marché en contestant l'équilibre général. Sur le plan théorique, il mène **une approche pionnière sur le rôle des anticipations des agents**. Il marque la distinction entre l'ex ante (a priori) et l'ex post (a posteriori) : il n'y a aucune raison pour que les prévisions coïncident exactement avec les variations effectives. L'écart permet d'étudier les adaptations des comportements des agents et les mouvements économiques.
 - ✓ Myrdal se rapproche des institutionnalismes américains. Il s'intéresse au sort des Noirs des Etats-Unis et s'intéresse au caractère cumulatif des changements économiques et sociaux qui explique leur situation de précarité. Il dénonce donc la théorie de la répartition des revenus néoclassiques et encourage l'intervention de l'Etat pour une planification qui corrige les déséquilibres afin d'aboutir à l'égalité économique et sociale entre les Noirs et les Blancs.
 - ✓ A partir des années 1950, Myrdal s'impose comme une figure majeure de l'économie du développement en travaillant sur les pays sous-développés selon les termes de l'époque.

2/ Schumpeter, un néoclassique hétérodoxe : une approche du capitalisme DYNAMIQUE et non plus statique

a/ Une vision dynamique de l'économie en valorisant la place des innovations

· A la différence des néoclassiques qui proposent une vision statique de l'entreprise et du capitalisme libéral, **Schumpeter propose une vision dynamique du capitalisme qui repose sur la capacité de l'entrepreneur à prendre des risques et sur l'importance du progrès technique dans la croissance**. Dans *la théorie de l'évolution économique* (1912), Schumpeter part d'une situation théorique de l'économie dans laquelle la croissance est nulle. Pourquoi l'économie est-elle en réalité en mouvement, avec des fluctuations à la hausse et à la baisse ? Schumpeter combine des travaux antérieurs pour donner naissance à **la théorie des cycles**. Chaque cycle se compose d'une phase d'expansion, de retournement, de récession voire de dépression puis d'une reprise de la croissance. Les cycles Kitchin (de l'Anglais Joseph Kitchin) ont une durée de 40 mois environ et s'emboîtent dans le cycle Juglar (du Français Clément Juglar, 1819-1905) d'une durée de 10 ans qui s'emboîtent eux-mêmes dans le cycle Kondratiev (du Russe S. Kondratiev) d'une durée de 50 ans environ.

· Pour expliquer les cycles, Schumpeter met en avant **le rôle premier des innovations impulsées par une minorité d'entrepreneurs-innovateurs**, notamment du progrès technique. Lorsqu'une innovation radicale (ou fondamentale) apparaît, elle enclenche un phénomène de croissance. Mais l'emballement des entrepreneurs, majoritairement suiveurs, entraîne des surinvestissements par rapport à la réalité de la demande, générant une production qui à terme vient à dépasser le niveau de la demande, ce qui déclenche la phase de retournement du cycle. La « crise » est donc une crise de surproduction. Le cycle entre alors dans la phase de récession, cad un retour à l'équilibre par le réajustement forcé entre le niveau de la demande et la quantité des produits à écouler : effondrement des prix, faillites de nombreux industriels. Au creux de la récession, de nouvelles innovations apparaissent et relancent un nouveau cycle. Bien que fortement contestée par ses contemporains et ses héritiers, Schumpeter a eu le mérite de mettre en avant la dynamique du capitalisme et le rôle central des innovations, notamment du progrès technique, totalement éclipsé de la pensée économique jusqu'alors. En valorisant le rôle stratégique des innovations, notamment du progrès technique, **Schumpeter place l'entrepreneur au cœur de la dynamique du capitalisme**.

b/ Le rôle central de l'entrepreneur dans cette dynamique capitaliste

· **Schumpeter établit la différence entre le capitaliste** (celui qui apporte les capitaux) **et l'entrepreneur** (= celui qui met en œuvre des innovations, cad de nouvelles combinaisons de facteurs de production conduisant à la mise en place d'une nouvelle fonction de production). Schumpeter distingue **deux catégories d'entrepreneurs** : des entrepreneurs minoritaires qui prennent des risques importants en réalisant des innovations majeures. Ils sont les moteurs de la dynamique du capitalisme, motivés par la jouissance du monopole temporaire qui leur permettra d'accumuler un maximum de profits. Mais **la majorité des entrepreneurs ont un comportement suiveur** et se contentent d'innovations de moindre ampleur dites « incrémentales », copiées des innovations majeures. Ce sont eux qui progressivement mettent un terme au monopole temporaire des précédents en copiant l'innovation : les produits nouveaux sont produits en plus grande quantité, les prix baissent en raison de la concurrence et la demande devient de plus en plus satisfaite.

· Pour Schumpeter, **la motivation première de l'entrepreneur réside en la maximisation du profit**. Schumpeter donne les caractéristiques de l'entrepreneur en rupture avec le modèle néoclassique :

- L'entrepreneur n'a pas besoin d'être le propriétaire ou l'actionnaire principal de la firme.

- L'entrepreneur est un leader économique

- L'activité de l'entrepreneur ne peut être assimilée à un facteur de production (fonction d'organisation) comme dans l'approche néoclassique. Pour Schumpeter, l'entrepreneur doit « entreprendre » et non pas seulement « organiser », car l'organisation peut être une activité routinière.

· **Schumpeter est très pessimiste quant au devenir de l'entrepreneur et du capitalisme**. Dans *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942), il parle du « crépuscule de l'entrepreneur » à cause de la concentration des firmes et de la bureaucratisation qu'elle entraîne. L'essor des grands groupes industriels à partir du milieu du XIX^{ème} siècle surtout mettent un terme à la dynamique de l'innovation et des risques individuels, caractéristiques de l'entrepreneur. Le système valorise de plus en plus l'actionnariat et ce sont les managers salariés qui deviennent les dirigeants des firmes et non plus les entrepreneurs. Cette thèse a trouvé un démenti historique. Malgré la puissance de la bureaucratisation des entreprises, le capitalisme a permis l'émergence de nouvelles élites entrepreneuriales (Bill Gates, Steve Jobs, Mark Zuckerberg par exemple pour les plus emblématiques).

Conclusion : la pensée néoclassique à l'épreuve : les conséquences de la crise de 1929

● La crise de 1929 a été une rupture majeure. La guerre de 1914-1918 avait déjà été un premier bouleversement car pour la première fois depuis l'affirmation du capitalisme libéral industriel, les gouvernements avaient pris en main l'économie dans le cadre de la guerre totale. Mais dès la paix revenue, les gouvernements avaient restauré l'écrasante majorité des mécanismes de marché car les paradigmes économiques restaient ceux des néoclassiques. L'importance du krach boursier de 1929 et surtout l'incapacité des mécanismes de sortie de crise proposés par les néoclassiques à renouer avec la croissance, discrédite les thèses marginalistes. La montée de la misère dans les démocraties occidentales fait redouter aux gouvernements une crise sociale et politique majeure. En 1932, aux Etats-Unis, le nouveau président Franklin D. Roosevelt marque un tournant : des solutions économiques radicalement nouvelles inspirées notamment de John Maynard Keynes sont testées. On parle même de « révolution keynésienne ».

● Dans les années 1930, les économistes marginalistes restent convaincus qu'une crise durable est impossible en raison du caractère autorégulateur du marché. La crise ne peut donc résulter que de causes exogènes, cad extérieurs à la logique de marché. L'argument avancé par les économistes néoclassiques est de dire que la crise de 1929 est la conséquence d'interventions inadaptées de la puissance publique. C'est donc l'intervention de l'Etat qui est responsable de cette crise en ayant contrarié le libre fonctionnement du marché (Lionel Robbins, Jacques Rueff, Irving Fisher, Friedrich Von Hayek).